

Sebastian Rotella

Le chant du converti



LIANA LEVI

Prologue

Pedro Navaja

Raymond avait dit que ce soir serait le grand soir.

Que ce soir, ils allaient passer à l'action. Frapper un grand coup.

Raymond avait dit qu'il était désolé mais que Valentino le décevait un peu. Qu'il se relâchait. Qu'il s'inventait des excuses à deux balles, entre son boulot, sa copine accaparante et sa famille toujours sur son dos. Raymond se demandait si Valentino avait toujours envie de se faire de l'argent. Ou s'il avait la trouille. Pourtant, au fond de lui, il savait que Valentino avait du cran. Ils étaient de vrais *cuates*, depuis longtemps. Et ce soir, c'était important. « Alors ne te défile pas, *man*. Ce n'est pas le moment de me planter. »

En gros, Raymond avait sorti son baratin habituel.

Mais s'il prétendait avoir besoin de renforts, c'était sans doute vrai.

Valentino avala un *italian beef special*, debout au comptoir, en prenant soin de ne pas tacher son blouson en cuir. Le soleil de novembre se couchait sur le paysage urbain : immeubles de brique à deux étages, grilles en fer forgé. Le stand du glacier italien, vert-blanc-rouge, drapé de guirlandes électriques et fermé jusqu'en mai. L'épicerie de l'autre côté de la rue où, gamin, Valentino accompagnait son père dans ses pèlerinages du samedi chez Benny le Boucher.

Benny travaillait au fond du magasin, dans sa forteresse de frigos et de vitrines, son billot et ses lames suspendues à des crochets ou aimantées sur des râteliers. C'était un homme trapu, le tablier ensanglanté, les manches retroussées et l'air sérieux avec ses lunettes à monture noire. Ses rages de dents perpétuelles lui faisaient des joues de

hamster et l'obligeaient à marmonner. Il découpait, tranchait et empaquetait sans cesser de discuter avec monsieur Pescatore, tout en tendant à Valentino, par-dessus le bois couvert d'entailles, des morceaux de mortadelle ou de prosciutto.

Un jour, Benny le Boucher avait disparu. Comme ça. Pour échapper aux bookmakers.

Mais Vince, le vendeur de sandwiches, était toujours là. Pescatore s'aperçut que son verre vide s'était rempli de Coca. Cadeau du patron. Il leva les yeux vers Vince qui se traînait en grimaçant jusqu'à un nouveau client. Le calibre .45 accroché à sa ceinture accentuait son déhanchement. On aurait dit Stumpy dans *Rio Bravo*.

Le quartier était en pleine reconversion. Pavillons et petits immeubles voyaient revenir les enfants des anciens habitants, ceux qui une génération plus tôt avaient fui ces rues pour les banlieues. Italiens, Noirs et Mexicains avaient appris à s'entendre ou à s'ignorer. Mais de l'eau coulerait encore sous les ponts avant que Vince laisse son flingue derrière le comptoir.

Valentino avait un examen le lendemain. *Je devrais être à la maison en train de réviser*, songea-t-il. *Au lieu de m'occuper de Raymond et de ses plans foireux.*

Il vida son verre de Coca puis se dépêcha de sortir car la BMW bleu acier approchait, haut-parleurs braillant du jazz latino dans le crépuscule. Il se glissa sur le siège passager. Raymond lui serra la main façon membre de gang et lui donna un petit coup de poing sur le torse.

– *Cuate!* cria-t-il par-dessus la musique. Pile à l'heure. Bien joué, mec.

« Bien joué, mec. » Sa dernière expression en date, piquée à un membre du gang des Latin Kings qui lui vendait de la dope. Raymond était un collectionneur de formules. Il les répétait en testant divers accents. Il prononçait *cuate* comme un Mexicain de la 18^e Rue. Et *comemierda* comme un Cubain de Logan Square.

Et il conduisait vite. Il alluma un joint. Jeta un coup d'œil à son portable, tambourinant sur le volant au rythme de la musique : congas, piano percussif, cuivres éclatants.

– Chano Pozo, annonça-t-il en passant le joint à Valentino. *Manteca*.

– La vieille école, quoi.

– Ça reste une valeur sûre.

Valentino avait arrêté de fumer depuis des semaines à cause des tests de dépistage de l'hôtel, mais il tira quand même une bouffée. Puis une autre.

– Quel génie, ce Chano Pozo. Le parrain de la conga. C'est lui qui a fait découvrir le latin jazz à Dizzy Gillespie en arrivant à New York. Un vrai gangster défoncé à la coke, un *santero* complètement barré qui faisait des sacrifices d'animaux. Tu sais comment il est mort ?

Valentino secoua la tête pendant que les trompettes hurlaient. Ray était une véritable encyclopédie. On apprenait toujours quelque chose en l'écoutant.

– Dans un bar de Harlem, reprit Raymond. Super sapé. Il venait de mettre une pièce dans le juke-box pour lancer *Manteca*, son grand tube. Il chantait, il dansait, il s'éclatait. C'est là qu'ils ont débarqué. Les mecs l'ont descendu sur sa propre chanson.

– Merde.

La BMW s'engagea sur l'échangeur de Lake Shore Drive. La rampe d'accès montait en décrivant une courbe, révélant un panorama de gratte-ciel sur fond de nuages orangés.

– Alors, il se passe quoi de si important ce soir ? demanda Valentino.

Raymond tripota les boutons du lecteur CD sans répondre.

– Écoute-moi ça. *Pedro Navaja*. Le *Mack the Knife* latino.

La tête rejetée en arrière, une main sur le volant, Raymond se mit à chanter. Il suivait Rubén Blades note pour note, à la nuance près. Malgré sa technique limitée, il avait un joli timbre. C'était un imitateur né : Sinatra,

Springsteen... Quand il parlait, on sentait parfois qu'il prenait son interlocuteur pour un con. Mais quand il chantait, chacun de ses mots paraissait sincère. Ça devenait difficile de le détester.

Raymond portait le manteau de cuir, col relevé, qu'il avait acheté après avoir revu *L'Impasse* de Brian De Palma. Il se laissait pousser une petite barbe, comme Al Pacino dans le film. D'un an plus âgé que Valentino, il était mince et élancé, avec des bras interminables et des cheveux lissés en arrière. Valentino, lui, avait un corps massif musclé, compact, et une tignasse bouclée. Pourtant, on croyait souvent qu'ils étaient de la même famille. Raymond en profitait: « Hé, ma belle, ça te dirait que mon cousin t'offre un verre? Il est trop bien élevé pour te le proposer... »

La BMW filait vers le sud entre le lac et la voie ferrée.

– Vous avez joué ça, hier soir? reprit Valentino.

Raymond chantait dans trois groupes différents: rock, latino et jazz.

– Non.

Au bout d'un moment, sans quitter la route des yeux, il ajouta:

– Mais c'était sympa. Pas mal d'étudiants. Et des filles sexy qui dansaient au pied de la scène.

Raymond prit une bretelle de sortie. Au stop, il posa une main sur l'épaule de Valentino.

– Ça faisait un bail, *man*. Alors, qu'est-ce que tu racontes de beau? Dolores te traite bien? *La belle et sympathique** Dolores.

Raymond avait appris le français dans l'école privée dont il avait fini par se faire renvoyer.

– Ça va, soupira Valentino. Elle est très occupée – ses devoirs, des dossiers à faire pour la fac, tout ça.

Raymond hocha la tête.

* Tous les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

- Et tes vieux?
- Ils passent leur temps à s’aboyer dessus.
- Argentine-Mexique, un cocktail explosif. Ils t’emmerdent pas trop avec la fac?
- Je me suis inscrit en pénal. D’après mon oncle, ça pourrait m’aider à entrer dans la police.
- La police?
- Si les flics ne veulent pas de moi, il me conseille de me présenter à la Patrouille frontalière.
- La *pinche migra!* s’exclama Raymond. Ces fachos de Stormtroopers!
- Il connaît un des boss chez eux. Apparemment, ils cherchent des mecs qui parlent espagnol.

Rocco, l’oncle de Valentino, était lieutenant de police. C’est lui qui lui avait trouvé le poste de vigile à l’hôtel et lui avait appris à tirer. Il n’aimait pas Raymond, dont il ignorait pourtant les rêves d’une carrière mêlant le crime et la musique. Oncle Rocco disait: «Tu sais ce qui est pire qu’un voyou? Un fils d’avocat pourri gâté qui joue au voyou. Tiens-toi à l’écart de ce crétin. Et je ne te parle même pas de son père. Il n’y a pas un salaud dans cette ville à qui il n’ait léché les bottes.»

Roulant au pas, la BMW entra dans un parc situé en bordure du lac. Raymond se dirigea vers un coin sombre du parking. Il choisit une place avec vue sur la route et la coupole du musée.

- Comment ça se passe, à l’hôtel?

Visiblement, il ne comptait dévoiler son plan qu’au dernier moment.

– Pas mal. Hier, on a eu un voleur de bagages. Un petit malin en costume trois pièces. Sa technique, c’est de traîner dans le hall jusqu’à ce qu’il repère une valise à son goût. Cette fois, le bagage en question se trouvait près de la porte; il a demandé à un chasseur de le porter jusqu’à un taxi. Il lui a même filé un dollar de pourboire. Je lui ai couru après, mais je l’ai perdu.

Raymond gloussa. Valentino savait que l'histoire lui plairait.

– Le coup du porteur, c'est gonflé. Bien joué, le mec!

– Tu connais Henry, le vieux flic obèse sur Michigan? Il n'a pas levé le petit doigt. Trop occupé à se faire de la thune. Tout le monde magouille, dans cet hôtel: les flics, les portiers, les voituriers...

– Ouais, enfin, les pires, c'est quand même les connards de cadres, de banquiers et de politiciens qui occupent les chambres!

– Bon, Ray, dis-moi: c'est quoi le programme?

Ray se tourna vers lui, ménageant son effet.

– Tu vas voir, c'est un putain de coup. Tu te souviens de cet enulé de Wolf? Il doit nous retrouver ici. Avec Alvin, son abruti de copain. Et cinquante mille dollars.

Valentino avait toujours refusé d'être impliqué financièrement dans les trafics. Raymond lui demandait de temps à autre d'assurer sa sécurité, ce qui revenait à rester planté derrière lui avec un air mauvais. Mais depuis que les quantités de drogue en jeu avaient augmenté, Valentino avait pris ses distances.

– Tout bénéf, ajouta Raymond. Cinquante mille à l'œil: je n'ai pas apporté la coke.

– Quoi?

Raymond se pencha et ouvrit la boîte à gants d'un geste théâtral. À l'intérieur, il y avait un pistolet.

– Ton Smith & Wesson préféré. Neuf millimètres, comme ceux de la police. Et moi...

Il écarta un pan de sa veste, révélant un holster d'épaule.

– ... j'ai mon Beretta.

Valentino cligna plusieurs fois des yeux, les paupières lourdes, sonné. Il ne savait plus s'ils étaient dans le parking depuis cinq ou vingt-cinq minutes.

– Tu veux l'entuber? Tu es dingue!

– Il va faire quoi, appeler les flics? Sa mère?

Valentino referma violemment la boîte à gants.

– Et s’il pète un câble? S’il apporte un flingue? Tu comptes les descendre?

– Relax. À la seconde où ce petit merdeux verra les *cuetes*, il lui faudra un nouveau short.

– Ça ne me plaît pas.

Valentino s’enfonça dans son siège, refusant le joint que Raymond lui tendait.

– Pas de quoi te mettre dans tous tes états, *man*.

Ses yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites et injectés de sang, luisaient à la lumière du compteur.

– Tu ne peux pas lui voler son fric et te barrer, insista Valentino.

– On parie?

– La dernière fois qu’on a vu Wolf, tu étais super pote avec lui!

– Je faisais semblant.

Raymond fronça les sourcils.

– J’ai hâte de voir ce sale Juif chier dans son froc.

– Arrête, Raymond. C’est quoi, ces conneries de nazi?

– Je te rappelle que je suis d’origine libanaise du côté de ma mère.

– Tes ancêtres ont émigré en Argentine il y a genre un siècle!

– Et alors! On a encore de la famille là-bas. Et tu sais parfaitement ce que les Juifs ont fait aux Libanais. Aux miens. Partout dans le monde.

– Non mais, tu t’entends? Tu décides de braquer un de tes clients, et tu transformes ça en croisade politique?

– Il est temps que tu comprennes ce qui se passe dans le monde, Valentino.

– Tu délirés.

– Qu’est-ce qui te dérange, au juste? Tu t’inquiètes pour tes projets de carrière dans la police? Je vais te dire un truc: tu n’y arriveras jamais.

– Pourquoi pas?

– Tu as toujours le cul entre deux chaises. Tu fumes ma came et tu profites de mon fric, mais tu refuses qu'on te traite de dealer. Tu branles rien en cours, et après tu t'en veux. Tu décois tes parents, mais ça t'embête. C'est comme dans la chanson de Los Lobos : *Too weak to live, too strong to die*. Trop faible pour vivre, trop fort pour mourir.

Valentino jeta un coup d'œil à l'horloge du tableau de bord.

– D'ailleurs, précisa Raymond, Dolores est d'accord avec moi.

– Dolores ?

– On a parlé de toi hier soir.

L'ombre d'un soupçon flotta dans le cerveau embrumé de Valentino. Raymond jouait toujours les grands frères protecteurs avec Dolores. Mais ce type n'avait aucune morale.

– Hier soir ?

– Au concert.

– Elle est restée chez elle pour réviser. Je l'ai eue au téléphone.

– Non, elle est venue au concert, *man*. Elle a dansé, elle s'est bien amusée. Canon dans sa petite robe noire. *Está bien buena*.

Dans un accès de rage, Valentino s'imagina frapper Raymond en plein visage. Il décomposa le mouvement dans son esprit et vit passer une lueur d'hésitation dans les yeux de son ami.

– Quoi, mon frère, tu vas m'en coller une ?

– Tu commences vraiment à me gonfler.

– Jamais je ne toucherais à ta nana, tu le sais.

Valentino se tourna vers la fenêtre.

– Écoute-moi bien, Ray. Je m'inquiète pour toi. Je ne suis peut-être pas fait pour être flic, mais toi, tu n'as rien d'un criminel professionnel.

Raymond sortit un briquet pour rallumer son joint.

– Et ?

– Tout ça va mal finir. Tu as beau être malin et très fort pour truander les gens, c'est du bluff. Et quelqu'un finira par s'en apercevoir. Le problème, c'est que je n'ai pas envie de tomber avec toi. Quand je pense que l'autre jour, tu m'as emmené acheter de la coke dans ces putains de tours...

– Tu t'es bien débrouillé.

Valentino avait emporté le Smith & Wesson. Mais à part quelques regards menaçants de types à capuche rassemblés dans la cage d'escalier qui puait l'urine, le deal s'était passé sans encombre. Valentino avait même ressenti une petite montée d'adrénaline en s'enfonçant dans ces quartiers mal famés – même si jamais il ne l'admettrait.

– Ouais, sauf que j'ai eu la trouille de ma vie. Faut que t'arrêtes tes conneries avant d'y rester. Tu pourrais même aller à la fac, si tu voulais ! Ton père est blindé de thunes. Ou alors, tu pourrais te lancer à fond dans la musique. Moi, si j'étais capable de chanter comme toi, j'en profiterais. Je ne vois pas meilleur moyen de gagner sa vie. Mais tu prends ça à la rigolade. Comme tout le reste, en fait.

L'expression de Raymond se radoucit.

– Tu es le seul à oser me manquer de respect comme ça, Valentino.

– Je suis le seul à être franc.

Le téléphone de Raymond se mit à sonner. Il répondit d'une voix enrouée, saccadée :

– Ça roule, ma poule ? Vous êtes où ? OK, c'est pas loin... continuez vers le sud pendant cinq minutes... Ouais, au bord du lac... bien joué, mec. À tout de suite.

Il raccrocha et haussa les épaules avec un sourire sarcastique.

– Bien que cette discussion psychanalytique soit tout à fait passionnante, il est temps de se mettre au boulot. Alors décide-toi.

Valentino éprouva un mélange de tristesse et de soulagement. Son ami venait de lui tendre la perche qu'il attendait depuis des mois.

– OK, répondit-il. Je me casse.

Raymond encaissa la nouvelle avec un grognement.

– Si tu étais dans la merde, je te donnerais un coup de main, continua Valentino. Mais là, ce n'est pas le cas. Un conseil : dis à Wolf que le deal est annulé. Invente un truc. Et rentre chez toi. En tout cas, ne compte plus sur moi.

Raymond regarda l'heure. Se passa la main dans les cheveux. Contempla le pare-brise, puis son ami. Enfin, il pencha la tête comme pour examiner le problème sous un autre angle. Ses yeux brillaient.

Il demanda, en espagnol :

– On s'arrête là, alors ?

– C'est ça, répondit Valentino dans la même langue.

Il ouvrit sa portière. Un vent froid balayait le parking. Le corps tendu, les jambes douloureuses, il claqua la portière derrière lui.

La vitre passager descendit et Raymond se pencha vers lui, un sourire crispé aux lèvres.

– Tu sais, mon pote, je ne t'en veux pas. Tu as pris ta décision. Mauvaise, à mon avis, mais peu importe. Bien joué, mec.

– Fais pas le con, Raymond. S'il te plaît.

Raymond hésita.

– Désolé pour Dolores.

Valentino se demanda si c'étaient des excuses ou une provocation. Est-ce que ça signifiait : « Désolé d'avoir parlé de Dolores » ? Ou : « Désolé que tu aies des problèmes avec Dolores » ? Ou encore : « Désolé de m'être tapé Dolores dans ton dos et que tu l'apprennes comme ça » ?

Valentino s'éloigna d'un pas vif. Des tessons de bouteilles étincelaient sur le bitume. Une forme sombre détala sous une voiture et disparut dans les buissons.

Depuis des années, le parc était un lieu de rendez-vous où les jeunes jouaient au ballon, au football américain, se défonçaient et draguaient les filles. Les gens venaient y pique-niquer en famille, promener leurs chiens, s'asseoir

sur les rochers pour contempler les gratte-ciel qui s'élevaient derrière le lac telle une citadelle de science-fiction.

Mais le soir, les rats reprenaient leurs droits. De gros rats bouffis qui galopaient dans tous les coins. Mieux valait éviter d'y regarder de trop près ou de s'attarder trop longtemps.

Valentino se dépêcha de traverser le tunnel humide couvert de graffitis qui passait sous Lake Shore Drive. Le vent sifflait autour de lui.

Arrivé au bout, il s'arrêta. Il tendit l'oreille, guettant un bruit de portière, des cris, des coups de feu.

Mais il n'entendit rien. Alors il reprit sa route. Il ne fit pas demi-tour, car il ne savait pas vraiment s'il finirait par aider Raymond ou s'il lui casserait la gueule.